

HISTOIRE DE FRANCE

LA GRANDE ERREUR DE RICHELIEU ET DE MAZARIN

La France était arrivée, au temps de Henri IV, à une des heures les plus critiques de son histoire. Cette grande unité religieuse de l'Europe, que l'Église avait mis des siècles à constituer, le protestantisme l'avait brisée. Il en avait arraché successivement l'Angleterre, la Suède, le Danemark, la Hollande et une partie de l'Allemagne. D'autre part, grâce au génie de Charles-Quint, l'Autriche avait peu à peu réuni sous son sceptre les débris catholiques de la grande unité religieuse, la Hongrie, la Bohême, les Pays-Bas, la Bavière, l'Espagne, Naples et Milan.—L'Europe se trouvait divisée en deux : le groupe des nations protestantes et le groupe des nations catholiques, et entre ces deux groupes la France cherchait sa voie. Qu'allait-elle faire pour retrouver sa grandeur passée ? Deux plans se présentaient à elle : le plan des saints et le plan des politiques. S'unir à l'Autriche et à toutes les nations catholiques, pour réduire l'influence et les forces des nations protestantes, aider le catholicisme à y renaître, et reconstituer ainsi peu à peu la grande unité religieuse de l'Europe, voilà le premier plan, celui du cardinal de Bérulle, de saint Vincent de Paul, de M. Olier, du bienheureux Pierre Fourier. Il est vrai que, dans ce plan, la France ne reprenait pas de suite le premier rang parmi les nations européennes ; mais elle l'aurait eu inévitablement plus tard, et elle avait déjà comme compensation les bienfaits, dans le présent et dans l'avenir, de l'unité religieuse rétablie en Europe. C'était la réalisation politique et sociale de la grande parole de l'Évangile : "Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît." Aujourd'hui, à trois siècles de distance, il n'est pas douteux que la France aurait gagné immensément à adopter le premier plan.

Le second était tout autre. Abaisser à tout prix la maison d'Autriche, qui, il est vrai, entourait la France d'un cercle de fer ; l'isoler peu à peu, pour l'affaiblir, des autres nations catholiques, s'appuyer au besoin sur les nations protestantes ; agrandir celles-ci, leur accorder des privilèges, des droits, une existence légale, à condition qu'elles mettraient leur épée à notre service et, sur les ruines de l'Autriche, établir la suprématie et la royauté de la France ; voilà le second plan, celui de Henri IV, de Richelieu, de Mazarin, de Louis XIV, qui réussit pleinement et complètement ; qui fit de la France la première nation du monde, et qui valut à ces grands hommes, avec l'oubli de leurs fautes multipliées, une gloire qui n'a pas encore pâli. Déjà pourtant les infirmités de ce second plan apparaissent. Les nations catholiques ne se sont pas relevées de leur abaissement ; les nations protestantes n'ont pas cessé de grandir, et la France voit aujourd'hui sa suprématie menacée par ces nations protestantes, dont elle a, imprudemment et dans des vues égoïstes, développé et comme créé la puissance.

Henri IV mourut, après avoir connu ce second plan et en avoir noué les premiers fils. Richelieu en commença l'exécution, et y porta tous les dons de son âme opiniâtre et hardie, en attendant Mazarin, qui allait l'achever avec son astuce italienne. Pour affaiblir l'Autriche, Richelieu débuta par deux coups de maître. Il avisa d'abord sur le trône protestant de la Suède un jeune héros, Gustave-Adolphe, dont il devina le génie, et il le planta comme un trait dans le flanc droit de l'Autriche (1629). Il regarda ensuite de l'autre côté : il vit sur le trône de Lorraine le duc Charles IV, et il essaya de l'enfoncer comme un second trait dans le flanc gauche de l'Autriche. Mais ni le génie ni l'audace de Gustave-Adolphe n'étaient en Charles IV. Il prit peur ; il demanda à rester neutre, et, n'obtenant rien de Richelieu, il finit par se ranger, secrètement d'abord, puis publiquement, du côté de l'Autriche. Richelieu n'attendait que ce moment.

Il fondit sur lui comme un vautour sur une proie (1633). Celui-ci, éperdu, appela l'Autriche à son aide, et ainsi commença cette guerre qui devait se terminer par l'agrandissement définitif et la souveraineté de la France, mais qui, en attendant, allait la couvrir de sang et de ruines pendant de longues années (1633-1660).

Monseigneur BOUGAUD.
(Histoire de Saint Vincent de Paul)